

Bannir le 0/20 des écoles ?

La France planche sur une révision du système de cotation, dont le 0/20 pourrait faire les frais. Une bonne idée ?

Il y a beau temps que les gifles sont interdites à l'école, et il ne se trouve aucune personne sensée pour regretter ces temps barbares. Mais il est des gifles symboliques qui peuvent laisser des traces psychologiques aussi cruelles. Ainsi un zéro à l'encre rouge en haut de l'interro – souvent écrit en lettres, pour éviter toute falsification, et suivi de points d'exclamations. Quand le résultat est égal à zéro, il est nul. 0 = nul.

En France, le ministère de l'Éducation nationale planche sur nouveau type de cotation, moins anxiogène. À gros traits, à la rentrée 2016, du CP (cours préparatoire : 6-7 ans) à la 3^e (14 ans), les notes sur 20 pourraient disparaître pour céder la place à une notation de 1 à 4 ou de 1 à 5. Disparition de fait du 0, donc – même si, depuis l'annonce de ce projet, la ministre Najat Vallaud-Belkacem a affirmé que rien n'était fait.

« Les élèves français, avec les élèves japonais et coréens, sont les plus anxieux du monde, a pourtant expliqué, au micro d'Europe 1, Eric Charbonnier, analyste à la Direction de l'Éducation de l'OCDE. Qu'on soit bon élève ou mauvais élève, on a peur par exemple d'avoir des mauvaises notes en mathématiques. L'avantage de cette nouvelle notation, c'est qu'on va moins stigmatiser les élèves. »

De fait, 1/5, la note la plus basse, c'est d'office 4/20. Mais en cas de dictée, si la règle est « un point par faute », à la dixième, c'est zéro ? Un ? Quatre ? Vous me direz : il y a longtemps qu'on ne fait plus de dictées : trop discriminant... Comme le zéro ? Faut-il éviter d'humilier l'écolier en lui faisant implicitement entendre qu'il ne vaut rien ? Ou est-ce un mauvais service à lui rendre que de lui dorer la pilule ? ■

WILLIAM BOURTON

EN PRATIQUE

Les différents systèmes de cotation

Plusieurs systèmes de cotation co-existent en Belgique où l'on note une très grande diversité en fonction des réseaux et des types d'enseignement. Voici les plus courants.

Les points. C'est le système le plus courant et le plus simple. Le pourcentage est calculé sur base des résultats obtenus en points. Un 3,4 sur 5, par exemple, revient à 68 %.

A-B-C-D. En usage notamment côté flamand. Un A est la meilleure cote et l'équivalent de « très bon ». Le D est le moins bonne cote et l'équivalent d'« insuffisant ».

Les couleurs. Dans certaines écoles, les élèves sont cotés à l'aide de couleurs allant du vert au rouge.

De TB à I. Ce système remplace les points par des appréciations allant de « très bien » à « insuffisant » en passant par « bien », « moyen » et « suffisant ».

Pas de cote. Elles sont rares mais elles existent, les écoles où il n'y a pas de cotation du tout.

PH. DB.

Marc Demeuse « Ne pas trop souvent changer de système »

P psychologue et statisticien, Marc Demeuse est professeur à la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Mons.

Que penser de l'idée française ?

Si c'est juste pour faire baisser l'échec, c'est une très mauvaise réponse. Ce n'est pas en changeant le thermomètre qu'on change le phénomène. Si c'est pour d'autres raisons, pourquoi pas.

Moins stressant pour les élèves ?

Peut-être, mais cela risque de déboucher sur des choses rocambolesques. Quand on change de méthode d'évaluation, on risque de ne pas bien se comprendre. C'est ce qui est arrivé quand le ministre Marcourt a décidé qu'on pouvait dorénavant réussir avec une moyenne de 10/20 au lieu de 12. Ce n'est pas ça qui va fondamentalement modifier la situation des élèves.

Et supprimer le 0 sur 20 ?

Pourquoi pas... Quand vous

faites une faute dans une dictée, par exemple, on vous retire à chaque fois un point. Avec un 0/20, vous n'êtes pas analphabète, vous avez juste fait trop de fautes. Si vous remettez une copie blanche, vous aurez aussi 0/20. Avec le nouveau système, vous aurez quand même 1 point. Tout cela pour dire que cette idée de revoir le système de notation crée d'autres problèmes.

Une question d'échelle ?

Réduire l'échelle en remplaçant celle du 0 sur 20 par une autre de 1 à 5, ce n'est pas non plus complètement idiot. La capacité de jugement est-elle la même ? Non, pas vraiment. On additionne des tas d'évaluations et on produit un score qui est en fait la moyenne d'une série d'épreuves. Dans ce cas-là, le résultat donne une certaine idée du niveau. Dans d'autres, si on prend une autre méthode et qu'on addi-

tionne des pommes et des poires, ça ne veut plus dire grand-chose. Quand j'étais élève, on calculait la moyenne sur l'ensemble des matières. Si on avait 80 %, c'est qu'on était bon en tout. Avec 60 %, on pouvait être très bon en math et très mauvais en éducation physique ; ou l'inverse et ça ne voulait pas dire grand-chose.

Y a-t-il un meilleur système ?

Le tout dépend du sens que l'on veut donner à une note. Un système de notation, c'est pour éviter de devoir se justifier devant chaque élève et chaque parent et de leur expliquer longuement ce qui ne va pas. Avec une note, on met une information qui est censée être comprise. Si on utilise telle échelle plutôt qu'une autre, l'important c'est qu'elle soit bien comprise. Une approche par compétence rend les choses plus difficiles. Il ne faut pas trop souvent changer de système. ■

Propos recueillis par
PHILIPPE DE BOECK

Claude Javeau « Ne jamais humilier un élève »

C'est entendu, le « zéro », c'est nul. Humiliant, contre-productif dans l'apprentissage, stigmatisant pour l'élève. Mais se peut-il qu'il ait malgré tout une utilité, la « claque » nécessaire pour se ressaisir et repartir du bon pied ? Claude Javeau, professeur émérite de l'ULB, figure emblématique de la sociologie en Belgique, a fait passer des examens à des milliers d'étudiants. Il ne croit pas que le zéro ait une quelconque vertu : « *A l'université, je ne mettais zéro qu'à ceux qui ne présentaient pas leur examen. Celui qui se présentait et remettait une feuille vierge avait 1, la note de présence, té-*

moigne-t-il. C'est vrai que le zéro peut être un facteur de stigmatisation. Il y a une éthique, une déontologie professorale : la tâche de tout enseignant c'est d'aider ses élèves à réussir, mais pas dans n'importe quelles conditions. Il faut donc les arrêter quand ils ne sont pas bons et qu'ils comprennent pourquoi ils ont raté. »

Le professeur doit aider à réussir, mais peut aussi aider un jeune en lui infligeant un échec, sans l'humilier. « Je ne suis pas certain qu'il faille absolument réussir. Mais il ne faut pas non plus être hyperprotecteur : l'échec

fait partie de la vie. Nous sommes dans une société d'essais et d'erreurs. Simplement, il ne faut jamais faire croire à un étudiant qu'il est idiot. » Car l'échec, s'il est bien expliqué et compris, peut être fructueux : « *Les échecs peuvent permettre de se rendre compte que l'on est mal orienté, par exemple. Si l'échec est dû à la paresse, vous êtes le seul responsable. Mais s'il est dû à l'incompétence intellectuelle, cette dernière dépend des domaines. Tout le monde n'est pas doué pour tout* », et il vaut mieux arrêter un élève à temps pour qu'il se réoriente, estime Claude Javeau.

« La note est subjective »

« L'école de la réussite », décrétee en Belgique francophone dans les années 90, qui interdit le redoublement ? « Si l'idée qu'il faut réussir à tout prix découle de raisons financières, ce n'est pas bon. Si c'est pour donner confiance aux élèves, c'est différent. Le problème, c'est qu'on n'est

pas dans l'école de la réussite, mais dans l'école du non-échec. Ce n'est pas la même chose. »

Faut-il revoir le système d'évaluation, comme envisagé en France ? Claude Javeau : « Jusqu'à présent, la compétence est mesurée par la note du professeur. Celle-ci est subjective, à tous les niveaux de l'enseignement.

Il existe d'autres systèmes. Les Hongrois cotent à l'envers de nous : 0 c'est parfait et 10 c'est nul ! Transformer une appréciation en un chiffre est une opération arbitraire mais elle fait référence à des systèmes établis. Et la cote sur 20 est bien comprise par tout le monde. » ■

CORENTIN DI PRIMA